

C'était un souvenir qu'il aimait à rappeler. Le monarque, huit jours avant le coup de torchon de février, se promenait dans la rue Vide-Gousset où mon Poirier était établi : il pleuvait comme une vache qui pisse. Pas un fiacre à l'horizon, tous les omnibus qui passaient étaient au complet.

Louis-Philippe se tâta un bon moment : c'était un homme d'ordre, économe et jusqu'alors chagard en affaires, ayant conservé dans sa profonde un bout de la corde qui lui avait servi à suicider le prince de Condé dont il guignait la gallette.

Recevoir une averse, il s'en foutait comme d'une profession de foi, mais il réfléchit que son pardessus qui valait au moins deux balles serait gâté, qu'il faudrait faire retaper son galurin et que le plus sage, pour éviter une grosse dépense, était de faire l'acquisition d'un riflard.

Il entra donc chez Poirier et se mit à marchander des pépins.

Il ne se pressait pas de faire un choix, espérant que le temps finirait par se remettre au beau, mais va te faire fiche, le ciel pissait plus dru que jamais et le marchand, qui avait deviné la manœuvre du pétrousquin, lui dit assez brusquement :

« Vous savez, dépêchez-vous. Voilà déjà dix minutes que vous me faites perdre, et le temps c'est de l'argent. »

Louis Philippe en fut tout estomaqué, pourtant se remettant un peu, il répondit avec l'amabilité de celui qui cherche une bonne affaire :

« Mon ami, savez-vous que vous parlez au roi des Français ? — Ah ! sire, que lui répond l'autre chien, j'aurais dû m'en douter. Eh bien, je vous donnerai mon plus beau parapluie et cela ne vous coûtera que dix francs parce que c'est vous. »

LE PÈRE PEINARD.

(A suivre.)

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris

LA MANIFESTANCE DES ROUSSINS

Donc, nom de dieu, c'est mardi que les bouffe-galette se sont attelés à la besogne.

Et c'est le même jour que les boulangistes avaient choisi pour nous prouver définitivement, ce qu'ils ont dans le ventre. Vrai leur manifestation n'a pas prouvé qu'ils sont des bougres d'attaque.

Quelle dêche mon empereur ! Pauvre Barbenzingué, il faut qu'il en fasse son deuil de s'asseoir sur la chaise percée de l'Elysée.

Oui foutre, place de la Concorde y avait une manifestation — mais de roussins et de flicks. Quant au populo, sage comme des portraits de Boulanger.

Nom de dieu, j'en reviens toujours à mon idée première, je dis que toutes ces grandes manigances du Boulangisme et du Constantisme, sont des fourbis de compères. Oui, c'est pour nous faire perdre de vue nos intérêts pour de vrai, que ces sales merdes se chamailent ; au fond c'est tous des bourgeois, qui n'ont qu'un but dans la caboche, tenir le populo toujours muselé.

Mais le populo n'y coupe pas, s'il vote pour les uns ou pour les autres, c'est plus par routine que par conviction ; au fait, il sait que rien de bon ne peut

sortir de cette fumisterie gigantesque qu'on appelle le Siffilage Universel.

Tenez les amis, quand les bons bougres de Montmartre ont voté pour Boulanger, c'est pas qu'ils en tenaient rudement pour sa fiole, non. Seulement ça emmerdait le gouvernement — et le populo aime toujours à emmerder le gouvernement : ça part d'un bon naturel.

Quand Constans a nommé Joffrin, les Montmartrois ne se sont pas rebiffés. Pourquoi ? Justement parce qu'ils ne coupent pas dans le panneau de la Souveraineté, et qu'ils se sont dit : « Tout ça c'est de la couille ! Que ça soit être Joffrin ou Boulanger qui aille à l' Aquarium le singe nous exploitera quand même... »

A plus forte raison ils ne se sont pas dérangés quand on leur a parlé d'aller manifester place de la Concorde. « A quoi bon risquer de se faire casser la margoulette pour des fumistes qui nous montent des bateaux ? » Qu'il se sont dit.

Les meneurs de la Boulangerie ont eu beau faire des réunions à tire-larigole, rien n'y a fait ! Du moment où y a pas de convictions, il ne peut pas y avoir d'emballement.

Le populo tout entier est aujourd'hui convaincu que toutes les blagues de la politique ont été inventées pour le rouler d'autor ; — et vous voudriez que pour ces blagues il descende dans la rue et se foute un coup de torchon ?

Plus si daim ! Prenez en votre parti, messieurs les jean-foutres de la politique. Nous ne voulons plus nous faire assommer pour vos sales tronches.

Est-ce à dire que le populo est totalement avachi ? Nom de dieu, non ! Nous avons encore du sang dans les veines, quoique vous fassiez tout, exploiters du diable, pour nous châtrer et nous ramollir.

Viendra un jour où vous nous verrez débouliner dans la rue et sur les places. C'est pour le coup que vous pourrez déguerpir si vous tenez à vos carcasses. Car ce ne sera pas pour la frime ; il ne s'agira plus de Boulangerie ou de Joffrin ! Ces vieilles carnes seront loin ! Ce qui sera en jeu, c'est la question du boulochage.

Ni, ni, c'est fini, les manifestances politiques ! Désormais c'est pour faire la guerre aux patrons, aux proprios et aux richards, que le populo sortira de ses piaules.

*
**

Mais, mille bombes, si le parti des boulangistes est foutu, s'il a prouvé hier que le populo n'était pas avec lui, le gouvernement lui aussi a montré qu'il est bougrement malade.

Oh là là, mince de trac qu'il avait Constans ! Il y a quinze jours qu'il ne dormait pas dans l'attente de la fameuse manifestance.

Il a fait fourrer des cartouches (des belles petites cortouches Lebel !) dans la giberne de tous les troubadés ; il a fait rappliquer de partout des dragons.

des cuirassiers et tout le tralala milihaire. Les pauvres soldats ne pionçaient plus, ils étaient toujours sur la surse, prêts à foutre le camp pour aller mitrailler le populo.

Reste à savoir, nom de dieu, s'ils auraient tiré ? Je crois qu'il y aurait eu du renaudage. Car les pioupious ont des idées dans la caboche aujourd'hui; ils savent que les pauvres types sur lesquels on veut leur faire essayer les fusils Lebel, c'est des frangins et des aminches. Néanmoins Contans comptait sur eux.

Si tous les jean-foutres sont d'accord pour gruger le populo, y a un joint ou on peut les pincer : ils en tiennent tous pour l'assiette au beurre, et c'est à qui pourra l'accaparer.

Si Boulanger chamaille Constans, c'est rien que pour ça. Mais que les bons bougres se rebiffent, et ces crapules qui se mangeaient le nez tout à l'heure se réconcilient illico.

Or pour le moment le populo laissant les jean-foutres à peu près tranquilles; (c'est son tort !) ça leur donne le temps de se chamailler.

Donc Constans avait bien fait les choses. Le jardin des Tuileries, le palais de l'Industrie, l'Esplanade des Invalides, tout ça était farci de cipaux à cheval tout prêts à venir écrabouiller les manifestants.

Sur la place de la Concorde des flicks à n'en plus finir ! Puis des cipaux à pied ! Puis des cipaux à

cheval ! Et savez-vous ? Devant les cipaux à cheval y avait un tambour.

Pourquoi un tambour ? Ah dam, pour les trois sommations légales.

Depuis quinze ans, chaque fois qu'il y a eu du populo dans les rues, les gouvernants l'ont fait assommer *illégalement*, car la loi exige qu'avant de charger la foule, les autorités fassent entendre trois roulements de tambour et trois sommations pour faire disperser les types. S'ils n'obéissent pas on écrabouille tout.

Or, comme je vous le dis c'est toujours *illégalement* que sous la République nous avons été assommés. Constans qui est un bon républicain ne veut plus de ça : il veut que tout se fasse *légalement* : c'est pour ça que mardi y avait un tambour place de la Concorde !

Ordinairement quand il y avait un peu de pétard, les sergots et les cipaux se tenaient sur la chaussée, laissant le trottoir aux pékins. Mardi c'était changé, ils tenaient le trottoir et faisaient circuler tout le monde, avec la politesse qui caractérise ces mufles.

Quel truc, nom de dieu ! Elle est donc bien malade ta garce de République, Constans, qu'il suffise que la ligue des patrouillottes fasse un peu de bouzin pour la foutre en danger de crevaison ?

Tu ne sais donc pas que le jour ou un gouvernement est condamné à mort dans l'esprit des bons bougres, rien ne l'empêche de casser sa pipe ? Le jour ou on vous foutra à la Seine, tous les flicks et

les cipaux n'empêcheront pas qu'on vous y foute.

Vois-tu, si tu avais été mariole, le mieux aurait été de laisser faire ; tu y aurais gagné de passer pour un homme qui est sûr de son bon droit, — tandis que maintenant il faut être aussi moule que le dernier des sénateurs, pour ne pas dire que tu es une superbe fripouille.

Ah, nom de dieu, comme ça change un homme que d'en faire un ministre ! Quel fouan tu aurais fait Constans, si dans les temps anciens, quand tu étais de l'*opposition*, le gouvernement avait été aussi rosse que tu l'a été mardi !

Mais dam, tu trouves ça tout simple, moi je ne t'en fais pas de reproches, vu que je sais que tous les gouvernants sont aussi crapules les uns que les autres — et que le plus honnête vaut tout juste la corde pour le pendre.

Tu es ministre, tu trouves la place bonne, et tu veux la garder. Tu fais comme un cabot qui ronge son os, tu grogues et tu montres les crocs. Mais foute, tu n'auras pas toujours que la ligue des patrouillotes en face de toi ; un de ces quatre matins le populo perdra patience, et tu verras qu'il n'est pas aussi coueune que les petits boulangistes.

Il ne se laissera pas fourrer au clou sans cogner sur tes roussins.

LA POSTICHE DE GRANGER

Le Père Peinard a toujours conseillé et conseillera aux bons bougres de ne pas se laisser monter le coup par cette sale garce, la Politique.

Mettons nous bien dans la caboche que c'est une ennemie qui ne peut rien nous donner de bon et qui cherchera sans cesse à nous foutre dedans.

Mais justement parce que cette putain est notre ennemie acharnée, nous devons ne pas la perdre de vue et guigner de l'œil tous ses mouvements afin d'être toujours en garde.

Ainsi Granger vient d'envoyer à son copain Rochefort une postiche très roublarde.

Mais pas assez roublarde pour donner le change à un vieux mariole comme bibi.

Dans cette postiche, Granger déclare en substance que bien qu'ayant fait campagne avec Bou-Bou pour obtenir le referendum et autres foutaises, il conserve son indépendance d'action et demeure comme par le passé socialiste-blanquiste.

Un socialiste blanquiste, je voudrais bien voir comment c'est fait ? Si, il y en a eu un dans le temps, qui était Blanqui et peut être quelques autres que j'oublie. Mais maintenant les blanquistes ne sont plus : les chefs que des ambitieux férocement jésuites, et les soldats que des machines destinées à claquer des mains quand Chauvière vient nous gueuler des boniments sur la mort d'Etienne Marcel, il y a cinq cent trente-deux ans.

Or, pour en revenir à la postiche de Granger, aux yeux des lecteurs, elle peut signifier ceci :

« Maintenant que Barbenzingue m'a donné un coup d'épaulé pour être député et que je suis arrivé, je l'emmerde : je ne veux plus me compromettre avec lui, d'autant plus qu'il est bougrement avarié pour le quart-d'heure, le pauvre « Barbenzingue ! »

Ça, c'est tout à fait dans les mœurs électorales parlementaires.

Tous les saloplots qui sont à l' Aquarium sont de cette force. Ils lécheront le cul au plus sale des individus avant leur élection, puis une fois qu'ils sont arrivés à leurs fins, ils lui disent, merde !

C'est la crapulerie foutue en tour Eiffel, érigée en principe ! Faudrait être bougrement pochetée pour ajouter deux liards de confiance à ce que peut dire et faire Granger.

Et dire que ce bouffe-galette a fait des promesses à ses électeurs ! Vrai s'il les tient aussi bien, qu'il garde ses amitiés, ils sont logés à belle enseigne.

A quel moment a-t-il menti : quand il léchait le cul à Bou-Bou, ou maintenant qu'il lui fout des trognons de chou ?

Quel jésuite, mes amis !

BOUCLÉE !

Un chouette zigue, qu'a sur la trogne les plus belles douilles, qu'existent au monde m'expédie le flanche suivant que les copains dégusteront avec joie :

Ah, mille peaux de bique, j'en rote d'aise dans ton baquet, mon vieux Peinard ! La voilà donc bouclée cette grande boîte à maquereaux, que ces vieux léches-culs d'Alphand et de Berger, ont ouverte pendant six mois, à toutes les pétassses, à tous les crevés, à tous les troupeaux de saligauds et de charognards, venus des quatre coins du monde, histoire de nous emmerder jusqu'à la gauche — à preuve, qu'ils sont arrivés avec le mois de mai, afin de mieux se torcher le cul avec des feuilles tendres.

Que j'ai remaudé des bons dieux de fois ! Pas moyen de foutre le nez sur le trottoir sans rencontrer un tas de cochons, sans se cogner à un tas de puces, qu'ont jamais su ce que c'était que le turbin, et qu'avaient des airs de chier sur le pauvre monde.

Tas de carnes, va ! Bien sûr qu'il n'y en a pas ou soule-

ment une, qu'a eu l'idée de s'amener dans ta piaule, pour que tu lui retapes ses graules. Ça leur aurait foutu la dégueulasse sans doute, à ces mufles-là, de renifler la poix et ton marcerou. Ils auraient mieux lâcher leurs roulants dans les pattes de ces chameaux de patrons, qu'ont des devantures luisantes et dorées comme des culs de saints-ciboires, et se font des rentes sur le dos des frangins.

Car faudrait pas nous la faire, vous savez vous autres, plu-maillons, troubadours et lissagarystes, petits à nous qui portez les reliques du gouvernement, après avoir bouffé le foin de la place Beauveau, votre Exposit, n'a braisé que les fous des richards.

Le grand travail que cette cohue cosmopolite a créé sur le marché, n'a foutu de galette qu'aux singes ; et Jacques l'outil, aujourd'hui comme il y a six mois a toujours la peau de bique en veste de loup, et la gueule enfarinée comme merlan en poêle.

Et ceux des faubourgs donc ! Petits boutiquiers, petits étaliers, bouchonniers et bimboleteux, ah, quelle noce de mousse et de vent pour eux ; et aussi pour ceux d'en dehors des forêts, pour ceux de là-bas, d'au loin, de partout ! Ce qu'ils gueulent, mon pauvre Peinard ! Les bougres qui ont cassé leur tire-lire pour se rincer le bec au Champ-de-Mars, ou aux Invalides, en compagnie de leur légitime ou d'autres paniers à crotte ; les camaros qui ont cru voir ou apprendre quelque chose d'utile dans le bazar des Nations, y sont allés de leurs derniers rotins et alors, bernique ! Plus de franchises lippées sur le zinc des Extérieurs, plus de dépenses de fantaisie, plus de braise, elle est allée toute à l'égout dans lequel barbotent les oies et les gros canards du grand commerce.

En province, on a fait les marioles aussi, on s'est encaqué dans les trains de plaisir, que ces roublardes de Compagnies avaient aussi gracieusement capitonné que des culs de bou-teille, — histoire de prouver sa sollicitude à ceux qu'ont pas signé les « Conventions scélérates ».

On a lâché le bas de laine, et on est revenu rincé comme des verres à bière, avec des têtes de chameaux en détresse. Plus

de turbin ; les callés ont racheté des tires-lires, ils font leurs popottes eux-mêmes, leurs punaises raccomodent les culbutants des mômes, --- celles qui ne savent pas, les laissent aller le cul au vent Ah, misère ! ces cochons-là aimeraient mieux marcher dans la merde que de se commander des savates ; ils disent que ça porte bonheur.

Mais ce qu'on va rire cet hiver, quand il y aura trente degrés au-dessous de zéro, plus de michées dans le pétrin, plus de pétards dans la poche, quand la femme aura la fièvre en tête et les mioches la faim au ventre. Pour sûr, vieux, qu'on ne prendra pas facilement des cailloux pour du bricheton. Alors, alors pourrait bien se faire qu'on foute à mal les ventrus, histoire de se payer des tripes à la mode !

En attendant que nous allumions le grand quinquet de la Sociale, ce puant d'Eiffel vient d'éteindre le sien.

C'est cependant pas la braise qui lui manque, ce qu'on lui en a foutu ! Dire qu'un tas de frangins se sont fait casser la gueule pour dresser sa tour, et quand elle a été terminée cet ingénieux ingénieur a parlé de la grandeur de Dieu et de la profondeur de ses desseins, — au lieu de reconnaître tout simplement le courage et la valeur des copains, — ça afin de se tailler un morceau dans le cuir des vaches à lait.

Aussi ce qu'on lui en a versé des hottées de fleurs sur la tronche ; ce que les tailleux de plumes et les baveux de sonnettes lui en ont dégueulé. L'autre soir, en déposant une pêche qui me gênait, sur le pont de l'Alma, je lisais le Petit Figaro et je trouve parmi les inscriptions louangeuses déposées sur le registre : *Votre tour, oh Monsieur Eiffel, a mis la couronne du succès sur le front de vos efforts :*

Signé :

Joseph PRUDHOMME, fils,

Vingt dieux ! J'en ai fumé comme un remorqueur, et je me suis torché... la rue des Vieilles Haudriettes avec le fafiot, en regrettant de ne pouvoir le foutre sous le nez d'Eiffel.

C'est notre seul hommage à nous, hein, vieux Peinard ! A la prochaine.

E. G.

LES RICHES S'AMUSENT !

Ah les cochons, les salops de richards ! Dégoutantes crapules, ça ne vous suffit donc pas de nous faire crever de misère, de nous voler notre travail ?

Nom de dieu non, ça ne leur suffit pas ! Ils ont les pères, en plus, il veulent les gosses.

Les pères turbinent pour eux, leur fournissent de quoi mener la vie joyeuse, se crévent pour les enrichir, — faut que les mômes les amusent.

Les uns chair à travail, — les autres viande à plaisir ! Ils avaient déjà les filles, qu'ils cuillaient en bouton ; juste quand elles commencent à se faire gentilles, comme une fleurette qu'a eu du mal à pousser.

Les filles c'est vieux jeu ! Pour les salopiots du jour, charognes avachies, faut autre chose de plus pimenté.

Dans toutes les grandes villes, — et aussi dans les petites, — y a de sales maisons, ou tout se passe dévotement et bourgeoisement ; « de biens bonnes gens, allez, que ceux d'en face ils vont à la messe et aux vêpres, et donnent des sous aux pauvres... » que jabottent toutes les pipelettes du quartier.

Ces bonnes gens font un métier pas propre. Ils dégottent des petits garçons, quelquefois des petites filles, et les attirent chez eux, avec des sucreries et des caresses. Là, dans une chambre bien chauffée, il y a un vieux grigou : un évêque, un banquier ou un juge, qui s'amuse avec le pauvre même.

Des fois, le gosse rentre chez lui aux trois quarts crevé ; les parents veulent lui laver la tête, le traitent de galvaudeux, de mauvais garnement, — et le pauvre loupot se sentant tout à fait malade, de surmonter la peur bleu qu'on lui a foutu et de tout raconter.

Ah, nom de dieu, le père bondit de colère ; il veut tout casser, tout écrabouiller. Il y a de quoi, foutre !

Le mieux, dans une occasion pareille serait d'aller à l'Infernale maison et d'éventrer quelques un des salopiots qui la fréquentent.

Ah, ouat! Si en rage qu'il soit, le père est bien trop couillon! Il va trouver les magistrats.... Au Palais d'Injustice il entre dans une petite salle, ou y a un juge à figure verte, une vraie gueule de salop — c'est le bourgeois qui a mis à mal son gosé!!

Oui, oui, c'est lui! Et c'est à lui que le père va contre ses peines, ses douleurs, et lui demander justice!!

Ah bougre de fourneau! Etrangle le, étrangle le!

* *

Quand par hasard, une sale histoire de ce genre se découvre, on bouche la gueule des parents avec des billets bleus. Faut conserver les apparences, la morale n'étant pas faite pour les chiens!

Comme c'est toujours des gros richards qui sont dans l'affaire, on l'étouffe subito, et il n'arrive jamais de malheurs à ces bandits.

Et ce n'est pas qu'en France que des machines pareilles se passent. C'est partout — puisque partout, hélas, y a des richards! Ainsi actuellement à Londres, y a un potin de tous les diables avec un scandale de cette catégorie.

Tous les plus grosses légumes de l'Angleterre y sont compromis; y a jusqu'au fils de la Victoria, le galeux prince de Galles. Ah, les richards sont tous les mêmes: angliches ou français, c'est de belles charognes.

Turellement c'est pas la police qui a mis son nez dans cette machine, c'est pas son rôle. C'est un père qui a fait du charbon. Son loupiot, un petit télégraphiste, allait dans une belle maison, ou il trouvait de beaux messieurs, etc.

Ces animaux avaient un faible pour les petits télégraphistes, tous ceux qu'étaient un peu gentillets y passaient. Non de dieu, je parle bien tout ce que vous voudrez, qu'on ne fera rien à ces infâmes friponilles; les milords peuvent s'amuser comme il leur fait plaisir! Au surplus il n'ont pris que des enfants d'ouvriers.

Non, on ne leur fera rien! Voyons pourquoi leur ferait-on

du bobo à ces pauvres richards? Les fils d'ouvriers c'est bon qu'à amuser des bourgeois!

Et ça durera jusqu'au jour ou foutus définitivement en colère par leurs crimes, les bons bougres perdront patience et serreront la vis à toutes ces dégoutantes crapules!

LES BALANCES DE LA JUSTICE

Quand donc foutre, qu'on balancera les balances de la Justice? M'est avis qu'il y a assez de temps qu'elles pèsent à faux poids, penchant toujours du côté des richards et des puissants.

A propos des enjuponnés je reçois de Sedan la babillarde d'un bon bougre qui a longtemps coupé dans le panneau de la justice des bourgeois, mais qui en est revenu. Voyez plutôt:

..... J'ai demandé l'assistance judiciaire, on me l'a refusée, pour que je ne puisse me défendre.

Après bien des ennuis on m'a fait consigner 50 francs pour donner lieu à une affaire civile.

Ayant demandé où était le comptoir pour avoir cinquante francs de justice, (Ah, sacré bougre, tu en voulais pour ton argent!) je me suis vu expulsé par les gendarmes au nom de la loi.

Une fois mis dehors les enjuponnés ont profité de mon absence pour m'injurier et dire que je suis fou: un docteur qui fait partie de la bande témoignerait je crois pour leurs besoins...

Ah, tas de marloupiers, crétiens que vous êtes. Oui j'ai été fou de croire à la loi faite par des cochons légistes, que des veaux m'ont appliquée magistralement. Ils m'ont condamné à tort et à travers; ils se foutent bien de nous, pourvu qu'ils puissent ruminer en toute tranquillité.

Toutes vos avanies, les iniquités dont vous m'avez abreuvé, ont été pour moi autant de douches salutaires qui m'ont guéri

de la folie du préjugé de la loi, faite seulement pour protéger vos privilèges et la propriété que vous accaparez.

Pour nous prolétaires, il n'y a que par la force que nous prendrons la liberté à laquelle nous avons droit. Ce n'est qu'en accrochant à la lanterne quelques tripotées de bourgeois que nous nous ferons notre place au soleil et au banquet de la vie.

Un peinard, BAICRY.

BABILLARDE

Troyes, 10 novembre 1889.

Au Père Peinard,

Tiens ma vieille branche, pige-moi ça; tu croyais peut-être que les moutons étaient toujours aussi champenois ? Foutre non, car voici du bon turbin.

Aux élections législatives j'étais candidat peinardier avec l'ami Pannetier. Dans ma circonscription il y a eu 3668 bougres qui ont oublié d'aller voter. Mais, depuis, ah merde alors, il a passé de l'eau sous le pont !

L'autre jour les bipèdes déplumés de la Volière municipale de mon patelin se sont foutus à faire un chabonais des cinq cent diables; au point que le gaga qui dirige la bande a été obligé de lever ce qu'il appelle la séance. Même il y en a un qui a tellement foutu les pieds dans le plat que le m...achin l'a traîné, pas dans la boue, mais sur le petit banc de la correctionnelle, et 10 francs d'amende ont fermé le bec à cet autoritaire, qui avait oublié de respecter l'autorité.

Pour lors, une petite partie de la bande a foutu sa démission, par esprit de solidarité; de sorte qu'il a fallu les remplacer (je ne sais pas au juste pourquoi). Toujours est-il ma vieille marique, que voici le moment d'ouvrir tes quinquets, c'est le clou :

Sur 1149 électeurs inscrits, 467 seulement y ont été de leur torché-cul dans le goguenot électoral !

« Au deuxième tour la lutte sera plus vive » gueulaient les candidats. Ah bien, nom de dieu, veste complète ! Y en a encore eu quarante de moins : soit 427 qui ont voulu faire les gourdeés.

C'est y chouette ? Oui, n'est-ce pas. Et bien tope là, à la prochaine, et vive l'anarchie !

H. D.

(4) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

Le monarque fut tellement émerveillé de cette présence d'esprit qu'il faillit payer sans marchander, ce qui ne lui était jamais arrivé de sa putain de vin. Il se retint et, après avoir choisi modestement un riffard de trois balles, il partit en disant à Poirier :

« A la bonne heure ! vous êtes un homme d'ordre, comme je les aime. Vous mettez en pratique le mot de Guizot : « Enrichissez-vous. » C'est très bien. Si d'ici à un mois, mon trône n'est pas démoli, je vous confierai la présidence de mon prochain ministère. »

Et il avait laissé mon Poirier transporté, ne rêvant plus que portefeuilles, pots-de-vin et bureaux de tabac.

Malheureusement pour tous les deux, la Révolution était arrivée et le roi Riffard avait dû s'embarquer dans un fiacre à destination de l'Angleterre.

Aussi, depuis ce temps, Poirier, dont les espérances avaient été un moment allumées, voua-t-il aux révolutionnaires une haine qui n'avait d'égale que sa sympathie pour le régime tombé dont il eût été un des plus beaux ornements.

Mais, va me dire le lecteur, est-ce que décidément tu te fous de ma fiole ? Tu m'avais promis de me narrer les aventures de Dugourdeau et tu me trimballes à travers la révolution de février.

Patience, foutre ! Tout vient à point à qui sait attendre. Est-ce que tu aurais la prétention d'avaler d'un seul coup

tous les morceaux sans respirer ? Laisse-moi au moins le temps de te mettre l'eau à la bouche : c'est comme ça que font tous les romanciers et le Père Peinard veut te montrer que, lui aussi, connaît les trucs du métier.

Et puis, il y a une raison qui n'est, foutre, pas mauvaise, c'est que n'allant pas démarquer mes histoires dans les bouquins des autres, il me faut le temps de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

Là, maintenant, ça y est et je reprends mon récit au bon endroit.

La conversation était animée au café Bistrotquet entre M. Homais et M. Pigre ; elle roulait naturellement sur la politique, la grande distraction des feignants.

— Je vous dis, gneulait le pharmacien en roulant des yeux de loto, que ce que vous appelez le bon vieux temps n'était qu'une époque de brigandage. Le roi, maître absolu de la personne et des biens de ses sujets ; le pape imposant la croyance à des dogmes absurdes sous peine d'être grillé vif ; les seigneurs et les prêtres vivant sur la masse en parasites féroces et entravant tout essor, toute vie ; voilà ce que vous osez regretter. Nom de dieu de nom de dieu ! (A suivre).

NOTA. — Dans le dernier numéro, la typo qui compose mon flanche me fait dire que le pardessus de Louis Philippe valait « au moins deux balles », au lieu de « deux cents balles ».

Foutre ! il a beau être rapiat, un souverain se frusque tout de même mieux qu'un débard de la place Maube.

Ah ! les coquilles ! Le Père Peinard avait commencé par gneuler comme une balaine ; mais le moyen de tenir rancune à une jeunesse, gironde comme tout et qui, à force de s'introduire dans la caboche de chouettes lectures, finira bien par devenir une crâne anarcho !

PETITE POSTE. — S. Reims. — J. Grenoble. — C. Véron. — C. Roubaix. — R. Etienne. — F. Amiens. — G.G. Mustapha. — B. Geneviève. — M. Angers. — C. Zinc. Lyon. — T. Marseille. — L. Calais. — G. Grenoble.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris

L'AMOUR DE LA PROPRIÉTÉ

Ah ! le cochon d'amour que celui-là ! Heureusement que je suis plus pauvre que Job, le fabricant de papiers à cigarettes, sans quoi j'aurais bougrement peur pour ma carcasse.

Mais y a pas de pet ! C'est pas mon aîné qui me tordra jamais le cou, histoire d'hériter plus vite ; c'est pas non plus des inconnus à la recherche de galette qui s'en viendront me serrer le kiki, pour me soulever un bas de laine.

Nom de dieu, non. Lans ma piaule y a rien à refrire ; en fait de machines de valeur y a guère que quelques vieilles savates, plus des vieux numéros de mes flanches. Or ces bricoles-là ne tenteront jamais personne.

Aussi je vis tranquille, je roupille comme trente six bienheureux.

Par le temps qui court, les vieux rapias qui ont du bien au soleil, des louis d'or au fond de leurs armoires, ou des titres de rente dans leurs matelas, ne peuvent en dire autant.

Oui foutre, car il passe un sacré vent d'assassinat qui n'est pas fait pour les ragailardir. Une série